

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le passage
Popa moman et le saint homme de Jean-Paul Fugère

Gabrielle Poulin

Numéro 42, été 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1986). Compte rendu de [Le passage : *Popa moman et le saint homme* de Jean-Paul Fugère]. *Lettres québécoises*, (42), 14–16.



Le passage

Popa moman et le saint homme

de Jean-Paul Fugère

Il lui semble maintenant qu'Augustin a du sens, qu'il a essayé, comme lui-même, de passer d'une époque dans une autre, d'un monde dans un autre, de sortir du temps comme on passe du dedans au dehors qu'il le contient. (p. 121)

À quoi bon faire des cachettes? Ménager ses effets? Organiser une certaine progression? Tenter de conquérir, pouce par pouce, l'adhésion du lecteur réticent? Pourquoi, en un mot, devoir attendre à la fin de cet article pour avouer que... Oui, que je suis tombée en amour, littéralement, avec Georges-Aimé Laberge, le «Popa» du dernier roman de Jean-Paul Fugère: *Popa Moman et le saint homme*¹. Voilà! L'aveu est lâché. C'est lui, Popa, qui doit rire maintenant, car, s'il a réussi à se délivrer des passions, oui! même de la colère, même de la peur, il n'a pas renoncé pour autant à prendre tout ce qu'il entend et tout ce qu'il lit... avec un grain de sel.

Il y a peu de chance pourtant que ces propos arrivent jusqu'au vieillard de la rue Fabre. N'a-t-il pas renoncé à lire journaux et revues, depuis belle lurette, n'ayant conservé, près de sa chaise berçante, qu'un vieil exemplaire du *Devoir*, daté du 7 juillet..., dans lequel, dit-il, il apprend le détachement. Sur son *Devoir*, il a déposé un livre qui, si l'on en juge par la fréquence avec laquelle il le consulte, est en passe de rendre définitivement caduc le vieux journal de la veille, l'interminable veille. Ce livre, Popa l'a découvert par hasard, sinon par miracle, dans la chambre de débarras. Il croit qu'il a dû appartenir à l'un de ses fils, Titomme ou Titoine, puisque, autrefois, cette chambre, pleine de vieilleries, était leur chambre.

Popa avait peut-être déjà entendu parler de saint Augustin. Il n'y a pas encore si longtemps, les prédicateurs avaient volontiers recours à cet exemple *moderne* d'un illustre converti du IV^e siècle

pour illustrer la parabole de l'Enfant prodigue. Mais lire saint Augustin dans le texte même des *Confessions*, ça c'est autre chose! Popa n'est pas un intellectuel ni un mystique, du moins pas encore. Au début, il ouvre le livre pour se distraire, croit-il. Si Moman n'était pas partie si brusquement, si Popa n'était pas seul à longueur de journée, immobile dans sa chaise berçante, il n'aurait sans doute jamais eu l'idée de se «tourne[r] vers Augustin», et des questions, comme celles que se pose l'illustre Père de l'Église, auraient eu peu de chance de l'intéresser.

«Où répandez-vous ce qui reste de vous quand vous avez rempli le ciel et la terre?» Les enfants trouvent que Popa a déjà bien trop d'espace dans sa maison de six pièces. Ils essaient de le convaincre de quitter sa rue Fabre et de se retirer dans un manoir ou un château de l'Âge d'or. Ils sont inquiets, les enfants. Ils retombent en enfance, les enfants, quand ils s'adressent à leur vieux père. Titoine lui parle en p'tit nègre pour être sûr d'être bien compris. Popa, alors, condescend à répondre en p'tit nègre à son p'tit garçon. Il n'aime pas contrarier ses enfants inutilement. Quant à Sucrette, elle voudrait que son père perde la déplorable habitude qu'il a prise de faire pipi dans le pot. Popa sait bien que sa grande fille se retient de jeter le vieil enfant «avec l'urine du pot» comme d'autres jettent inconsidérément le bébé avec l'eau du bain. S'ils savaient, les enfants, comme il comprend tout, leur vieux père, qu'ils croient perdu, et s'ils savaient comme il se raconte joliment et lucidement le présent et le passé en se berçant au milieu de sa gran-

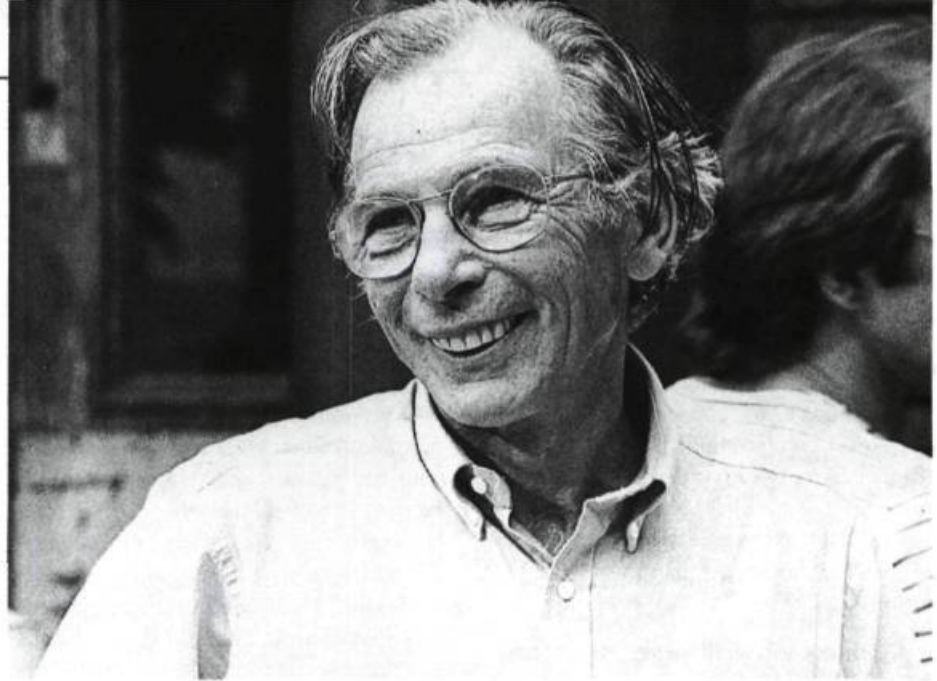
de cuisine. À peine l'ont-ils quitté — car ils viennent à tour de rôle jeter un peu de lest pour alléger leur mauvaise conscience ou emprunter quelques dollars au retraité tout en veillant à ce que le vieillard incontinent ne dilapide pas leur héritage —, à peine ont-ils refermé la porte que Popa se remet à son histoire.

Popa n'est pas romancier

Popa n'est pas romancier, mais, comme tous les grands-pères, il sait vous rafistoler un récit. S'il n'y a ni petit Poucet, ni Ti-Jean, ni forêt ni chantier dans les contes qu'il s'invente, c'est que ce vieux-là, contrairement à Vieux-Thomas², à Pierre Huneau³ ou à son propre grand-père, habite la ville depuis toujours. Forcément, les histoires que les vieux se racontent sur le Plateau Mont-Royal sentent autre chose que le parfum d'écurie ou la gomme d'épinette. Toujours est-il que Popa, qui a longtemps lu le *Devoir*, même s'il n'est ni un intellectuel ni un romancier, est un peu au courant du vocabulaire dont se gargarise l'élite montréalaise. Son fils Titoine, son bébé, qui est chômeur et qui suit des cours à l'UQAM, quand il en a le loisir et le courage, se charge aussi de tenir son vieux père au courant des dernières modes écologico-sociales. Avant que Mimi ne fasse irruption dans sa cuisine, les questions spatio-temporelles qui préoccupent habituellement les romanciers et les critiques importaient peu à ce conteur-là. Le temps lui semblait «une matière immobile et molle dans laquelle il s'enfouissait pour s'oublier. C'était comme un temps où le temps n'était pas» (p. 121). Maintenant, ce qu'il souhaite,

c'est uniquement de ne pas «rester bloqué dans le tunnel blanc de l'hiver» et de se rendre jusqu'au matin de Pâques. Quand le vieil évêque en a eu fini avec le récit de sa vie, il a essayé, lui aussi, de voir clair: «Qu'est-ce que le temps? Si personne ne me le demande, je le sais; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus.» (p. 116) Le passé, le présent... Popa ne s'embarasse guère de nuances. Quand on est immobile à cœur de journée dans une chaise berçante, c'est là qu'on se rend compte que la mémoire est «un palais plein de revenants!», comme l'écrit justement le saint homme.

Lorsqu'ils arrêtent pour une saucette au logis de leur père, Titomme, Titoine, Sucrette et Surette ont tout à fait l'air de revenants eux aussi. À peine sont-ils sortis que Popa peut rentrer dans son palais mnémorique. Là, les fantômes de tout à l'heure se mêlent aux fantômes du passé. Les chagrins d'hier et les chagrins d'aujourd'hui se confondent. Popa n'hésite pas à offrir l'asile de ses genoux et de ses bras aux revenants: Titomme, le comptable, «désespérément sentimental», «comme tous les comptables agréés»; Sucrette, «la chefferesse», Surette, qui adore les grandes phrases, «aussi a-t-elle du succès dans l'audio-visuel», et Titoine, qui court après les paradis artificiels. À tour de rôle, les fils et les filles se laissent bercer par leur père qui se fait le complice à la fois ému, amusé et vigilant de leur *tite régression*. Si les fils et les filles pouvaient imaginer quel monologue leur père poursuit, ils le croiraient encore plus perdu.



Jean-Paul Fugère

Photo: André LeCoz

Popa et le saint homme

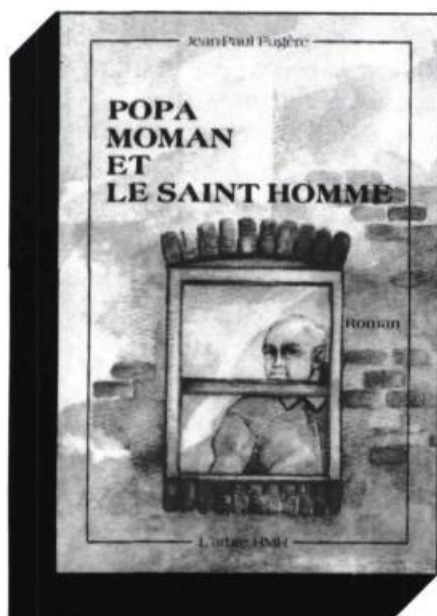
Sur sa chaise mouvante, Popa se tient, comme un naufragé sur son radeau. En dessous de lui, grouillent des monstres invisibles, qui ne lui font plus peur. Partout autour de lui, il n'aperçoit plus que le vide. Il n'ose pas regarder vers le haut d'où la lumière semble être venue pour le saint homme. Non, Popa n'en est pas encore là. Il aimerait bien ressembler au saint homme, cependant. C'est pourquoi il s'invente un exercice sur son radeau:

[...] sans bouger de ma chaise, je ferme tous mes boutons, toutes mes entrées, je m'efface comme une faute, je me vide de moi-même, je m'éteins. Juste pour voir. C'est autre chose qu'un voyage en chaise berçante. Popa s'engage là-dedans avec opiniâtreté, en se disant pour s'encourager que Moman en est le prix. Après de nombreux essais, Popa a l'impression de n'avoir jamais été là. Il ne s'aperçoit nulle part. On ne peut le déménager: il n'y a personne. Plus d'image. Rien à voir. Écran vide. (p. 73-74)

Ce monologue n'offre aucun point commun avec les confidences ostentatoires, faussement naïves, du célèbre personnage cynico-masochiste de Deschamps. Non, la cuisine aux murs jaunes, au milieu de laquelle se berce un vieillard délaissé, n'a rien de l'avant-scène d'un théâtre. Popa peut parler et déparler autant qu'il en a envie. Il peut, tout à son aise, se laisser aller d'avant en arrière, encouragé en cela par le va-et-vient incantatoire de son inséparable chaise berçante. Encouragé aussi par l'exemple du saint homme, «son vieux saint Augustin qui déparle comme ce n'est pas possible» (p. 22) et par l'autre, le témoin invisible, ce narrateur tellement discret et débonnaire qu'il lui laisse la bride sur le cou. «Où donc, pourrait aussi écrire ce narrateur, sinon dans un livre, peux-tu revenir en arrière pour saisir ce que tu n'as pas compris, et non seulement cela, mais aussi le savourer, et le garder, et l'envoyer au diable.»⁴

Popa, c'est entendu, n'écrit pas de roman, ce qui suffirait déjà à le distinguer de tous les «romanciers fictifs» de la littérature québécoise qui, depuis une vingtaine d'années, n'en finissent plus d'observer, parmi les ondes de leur propre monologue spéculaire, leur propre reflet dont ils se laissent haïr et adorer, tour à tour et en même temps. Le modeste héros de Jean-Paul Fugère sait garder ses distances avec le monde qui le cerne de toutes parts, avec les autres, fussent-ils ses propres enfants, avec son dernier vieil ami Augustin et, il va sans dire, avec lui-même et... Mais, n'anticipons pas.

À l'instar des *Confessions*, le roman de Jean-Paul Fugère se divise en treize parties. Dans chacun des chapitres, le vieil émule de l'auteur de *la Cité de Dieu*, franchit une nouvelle étape dans sa montée vers Pâques. Ces étapes se présentent comme autant d'épreuves. Pour parvenir à rejoindre Moman, qui l'a quitté pour une destination inconnue il y a trois ans, Popa doit s'enfoncer de plus en plus profondément dans son «tunnel blanc». Si, au début, il joue un peu les Orphée, s'imaginant qu'il pourra ramener moman



vivante dans son logis de la rue Fabre, il renonce petit à petit à cette prétention. Mimi, la travailleuse sociale, et le saint homme, chacun à leur façon, lui enseignent à couper les ponts derrière lui. Il faut dire que les enfants non plus ne lui laissent pas grand-chance. Le jour du soixante-quinzième anniversaire de Popa, n'ont-ils pas investi son château-fort et menacé de les jeter dans le vide, lui et sa chaise. Popa a dû s'enfermer dans la salle de bains et entreprendre, du haut d'un trône dérisoire, d'humiliantes négociations. Il a gagné quelques semaines de répit. D'ici Pâques, il va s'employer à trouver un moyen d'échapper à la destination et à l'exil.

Désormais, le vieillard sait que la terre tremble sous lui. Il éprouve le besoin de connaître mieux la vie et les pensées du saint homme. De se rapprocher de lui. Depuis la visite de ses enfants, Popa «a traversé des jours de grande noirceur et de complet silence. Selon le saint homme, le silence n'est pas le vide et l'invisible n'est pas le néant. Ce n'en est pas loin.» (p. 50). Popa a beau suivre de plus en plus près Augustin, il garde son esprit critique.

Très habilement, le romancier, quant à lui, réussit à rapprocher les deux voi(x)es parallèles. Désormais, comme s'il tenait un journal de bord, Popa éprouve le besoin de dire où il en est dans sa lecture des *Confessions*. Le découpage du texte, qui retrace le voyage initiatique de Popa, suit très naturellement, en même temps que d'une façon explicite, la progression de sa lecture. Ainsi, au chapitre sixième, le lecteur apprend que Popa a trouvé dans le livre sixième enseignement et distraction. «Augustin parle sans cesse et n'écoute jamais.» (p. 50) Popa se demande si l'on peut agir autrement quand on s'enferme dans un livre. Mais, petit à petit, de chapitre en chapitre, de livre en livre, la voix d'Augustin et celle de Popa prennent le même ton et les mêmes accents. Seuls les guillemets maintiennent une distance conventionnelle entre la pensée des deux hommes.

Le saint homme «délirait pour retrouver la raison et mourait pour revivre». Les tourbillons de neige et de vent accompagnaient ses rechutes et ses tremblements. «Je m'étais détourné de moi pour ne pas me voir la face.» Ça me ressemble tellement, se disait popa. (75-76.)

L'influence d'un livre

Est-ce le texte des *Confessions* qui sert de matrice au vieil enfant qui se prépare à renaître ou le roman de Jean-Paul Fugère qui fournit au vieil évêque un lieu propice à sa réincarnation? Lequel des deux livres se greffe sur l'autre? Qui du saint homme ou de Popa s'enferme dans un livre?

Il y aurait un rapprochement intéressant à faire, tant au point de vue du contenu que de la forme, entre *Agonie* de Jacques Brault et *Popa Moman et le saint homme*. Là, les vers du très beau poème d'Ungaretti, «*Agonie*», analysé aussi méthodiquement que librement, servent de balises au maître et au disciple dans leur descente au pays des ombres et de la lumière, tandis que l'alouette altérée et la caille s'entêtent à refuser le sort du chardonneret aveugle; ici, la lecture et la méditation suivie et vivante des *Confessions* relancent sur le chemin de son aventure spirituelle le fils de Monique et le père d'Adéodat et lui permettent de tendre la main, par-delà les siècles, à un vieillard dont le cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il trouve le Bien qu'il cherche et en qui seul il pourra se reposer.

Doit-on trouver à redire sur la double fin de *Popa Moman et le saint homme*? Au chapitre douze, Popa, qui a été, avec le saint homme, l'unique auteur de ses confessions et, il va sans dire, le seul narrateur du roman de Jean-Paul Fugère, sort de sa cuisine, abandonnant tout: sa chaise qu'il détruit, son journal et même le livre du saint homme. La longue veille est terminée; Popa s'est lavé de toutes ses souillures comme un catéchumène. Il entreprend sa marche finale vers la lumière. «Le ciel commence à s'éclaircir. Ô Vérité, faites taire les ténèbres qui m'enveloppent.» (p. 136) Pourquoi, le romancier a-t-il cru bon d'ajouter encore un chapitre? À la fin d'un roman dans lequel il avait su, avec tant de maîtrise, conserver l'unité de point de vue, pourquoi a-t-il introduit une multitude de narrateurs qui vont s'appliquer à rouler la pierre sur le tombeau qui enferme Georges-Aimé dans l'invincible et irréversible réalité de la mort. Le lecteur, qui, avec tant d'affection et de complicité, avait accompagné le vieillard dans sa longue traversée du tunnel blanc et s'était laissé séduire, sinon convaincre, par la beauté de cette aventure spirituelle, est ramené presque platement dans la «maudite cuisine de marde» du réel.

Les témoins de la vie terre à terre de Georges-Aimé Laberge sont appelés à témoigner (sauf Surette dont les autres se moquent), non pas de sa résurrection, comme les femmes et les disciples au matin de Pâques, mais de sa disparition.

Tout se passe comme si le narrateur lui-même, qui avait pris en charge la voix de Popa et celle du saint homme, au point de perdre la sienne propre, s'était laissé entraîner, avec son héros, jusqu'aux derniers renoncements. Qu'en est-il du romancier? Il eût été tentant peut-être pour lui, rassurant même, dans une certaine mesure, d'interrompre simultanément le récit et l'histoire au moment où Popa quitte son logis, en silence, pour une destination inconnue. Quelle magnifique fin ouverte! se fût alors exclamé le lecteur moderne, dont l'imagination se serait autorisée à prendre en filature le vieillard et à imaginer, selon sa fantaisie, le but de cette dernière fugue.

Ô lecteur de peu de foi! Ne fallait-il pas que le héros si peu conventionnel de ce roman, qui échappe aux modes, poursuive, seul, le rêve insensé aux yeux des incrédules que nous sommes: «Ah! partir sans se perdre, rejoindre Moman et exister ailleurs avec elle. Ce serait une belle fin [...] Certains jours, si on se laissait aller, on s'arrêterait net.» (p. 83) «Sans illusion, mais plein d'optimisme», Popa s'est engagé dans l'escalier extérieur «en faisant claquer sa canne sur chaque marche» (p. 136) Le narrateur, lui, «s'est arrêté net» à la fin de ce douzième chapitre. Ni lui, ni Popa n'ont pu empêcher les fils, les filles et les témoins que nous sommes de continuer à s'agiter. Le treizième chapitre, c'est l'autre histoire, celle qui est toujours à recommencer et qui recommence toujours. Popa Moman et le saint homme ont réussi à s'échapper. Ils ont cherché le Royaume et sa justice. La survie littéraire leur a été donnée par surcroît. □

Gabrielle Poulin

1. Jean-Paul Fugère, *Popa Moman et le saint homme*, roman, coll. «L'Arbre», Montréal, HMH, 1985, 152 p.
2. Roch Carrier, *Il n'y a pas de pays sans grand-père*, Montréal, Stanké, 1977, 116 p.
3. Yves Thériault, *Moi, Pierre Huneau*, narration, coll. «L'Arbre», Montréal, HMH, 1976, 136 p.
4. Jack Kerouac, *Satori in Paris*, New York, Grove Press, Inc., 1966, p. 98: «Where else but in a book can you go back and catch what you missed, and not only that but savor it and keep it and shove it?» (Il existe une traduction française de Jean Autret, *Satori à Paris*, coll. «Du monde entier», Paris, Gallimard, 1971, p. 129.)